

Francophonies d'Amérique



Le Dragon de la dernière heure de Dyane Léger (Moncton, Perce-Neige, « Poésie », 1999, 132 p.)

Francis Lagacé

Number 11, 2001

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1005174ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1005174ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Presses de l'Université d'Ottawa
Centre de recherche en civilisation canadienne-française

ISSN

1183-2487 (print)

1710-1158 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Lagacé, F. (2001). Review of [*Le Dragon de la dernière heure* de Dyane Léger (Moncton, Perce-Neige, « Poésie », 1999, 132 p.)]. *Francophonies d'Amérique*, (11), 165–167. <https://doi.org/10.7202/1005174ar>

LE DRAGON DE LA DERNIÈRE HEURE

de DYANE LÉGER

(Moncton, Perce-Neige, « Poésie », 1999, 132 p.)

Francis Lagacé

Montréal

Mythologie intérieure

Ce recueil en huit parties dégage une unité d'atmosphère sans toutefois faire appel à une unité de forme ni même de ton. Atmosphère de confiance, d'épanchement sur papier dont la saveur est parfois carrément celle du journal intime : « Je sais seulement qu'il y a longtemps je vivais dans un village où les gens avaient peur de tout... » (p. 57). D'autres fois, l'écriture est hautement métaphorique : « Il est démentiel de penser que la mémoire du monde/ sera préservée lorsque les haches de pierre/ se mettront à tomber du ciel » (p. 80).

Le titre de chacune des sections vogue entre l'énonciation paradoxale (« La mort est une vie impossible ») et le cliché (« La fugacité du bonheur »). La première partie, « Hasards et coïncidences », est la plus techniquement poétique, les vers étant clairement distingués, les rythmes s'accordant au thème focalisé dans l'ensemble des souvenirs mis au jour. Par exemple, ce rythme de feuille balancée dans « Laissés à eux-mêmes/ les souvenirs et les saisons sont de nature taciturne/ et l'écho/ porteur de tout ce qui me ramène à l'émotion de toi » (p. 11). Il s'agit ici du titre, le rythme automnal est plus évident dans le texte qui y fait suite.

Dès l'avant-dernier poème de cette première partie, on aperçoit le drame. On sent l'aveu d'infertilité ou de perte de l'enfance dans : « incapable de faire rêver/ les petits pirates aux joues roses » (p. 13). Cette fatalité sera amplifiée par la révélation, en cinquième partie, de l'amour interdit « que la société nous défend de vivre/ et que la vie en revanche nous défend d'oublier » (p. 59). Ces deux blessures sont la source de l'épanchement de la narratrice comme de son insécurité affective devant le narrataire des nombreuses lettres qui se joignent à la composition du recueil.

L'ensemble est par ailleurs encadré par la figure emblématique et historique d'Isaac de Razilly, présent aux extrémités comme au centre du recueil, servant de rappel incarné des origines, lesquelles sont contrebalancées par le voyage indiqué par l'origine des différentes lettres (Prague, Paris, Toronto).

Le poème est volontiers narratif, ce qu'il est le plus souvent dès la deuxième partie inaugurée par la première d'une série de lettres à Michel. De réminiscences en désir de conserver la liberté, les textes offrent parfois des titres

impressionnants comme nous l'avons vu plus haut. En voici un nouvel exemple qui constitue en soi un poème parallèle : « *Hauntingly beautiful*/ comme un cerisier en fleur/ comme ces parasols japonais sous des flocons de neige/ comme les pierres tombales du cimetière magique » (p. 20).

Des trouvailles comme « Mais le grisou que dégageait mon haleine » (p. 22) sont déparées par des banalités comme « une colombe pure et fraîche [...] qui a fait en sorte que l'écriture échappe au destin de l'écrivain » (p. 32). Entre l'écriture-thérapie et la sublimation poétique, le lecteur incertain se reconforte à l'apparition d'images simples et fortes qui peuvent rappeler Desbiens : « comme un aéroport sans avions/ ne décolle pas » (p. 25); « le vent cherche un bœuf à décorner » (p. 53); « je déverse la plainte de mon alphabet dans l'océan » (p. 53); « Le temps passa. Il en avait l'habitude » (p. 82); « mon cœur pleure à en effacer les images sur les photos » (p. 101).

La partie « Présent morganatique » fait suivre un poème vocatif à une lettre à Michel. Est alors énoncée la situation intenable de la narratrice : « Sous la puissance du dragon/ lumières et ténèbres se sont rétractées » (p. 38).

« L'enchantement » est plutôt l'interrogation de la narratrice sur son appartenance au monde et sur le rôle qu'elle peut y jouer. On y retrouve un mélange de questions à la fois naïves et existentielles auxquelles chacun peut s'identifier : « Qu'arrive-t-il quand on n'a plus de place/ pour enterrer les morts ? » (p. 52).

La section suivante, « Le mythe de l'éternel retour », campe l'influence déterminante de l'enfance dans le malaise adulte. Le désenchantement adolescent convenu, « je sentis qu'en hurlant à la mort/ je disais oui à la vie » (p. 61), donne naissance à l'errance : « l'exil devient mon passeport » (p. 61). Apparaît alors le programme de l'énonciatrice : « j'ai compris qu'il valait mieux cohabiter avec une Muse incendiaire que d'être rongée en vie par la lèpre de l'ennui » (p. 67), lequel sera renforcé dans la septième partie par l'aveu complet des intentions littéraires : « l'écrivain qui veut écrire son premier mot/ doit offrir toute sa vie à l'écriture » (p. 98).

La sixième partie énonce les paradoxes constitutifs de la conscience comme « cet étrange malaise [quand] il y a désormais plus d'êtres chers dans la terre qu'à la surface de la terre » (p. 77). Ce trouble sera exprimé de diverses façons, mais on aurait apprécié ici un travail sur le texte pour éviter la répétition du mot « terre », lequel n'ajoute pas à l'impact poétique.

« L'impalpable fragilité de la liberté » fonde la douloureuse résolution de vivre malgré la connaissance qui fait mal : « lorsque j'écrirais de la poésie, la souffrance du monde me pousserait dans le cœur » (p. 91). Et une douce auto-dérision console l'impuissance : « comment veux-tu qu'une femme/ incapable de se souvenir si le mot autel (hôtel)/ est masculin ou féminin/ soit capable de se sauver elle-même ? » (p. 96). Cette quête de la vie malgré tout se termine sur l'interrogation propre à tous les auteurs, à savoir si l'écriture n'éloigne pas de la « vraie vie » (p. 110).

La section qui clôt le recueil aligne une série de paradoxes entre lesquels s'échappe l'aveu de la narratrice que l'écriture « empêche la solitude de me

Le Dragon de la dernière heure

rendre folle» (p. 126). De cette naïveté naissent des interrogations sublimes comme «Cela ne te fait pas peur que les saisons/ soient malades par en dedans?» (p. 116).

Finalement, le dragon de la dernière heure ne pourra être dompté, car c'est justement cette conscience de la finitude qui rend l'intensité de la vie si nécessaire puisque aucune autre heure ne peut lui succéder. Entre ses blessures constitutives et l'appel de la vie lié à la mort, la narratrice aura invoqué ses propres dragons, dont celui qui justifie le rêve.